



Annales historiques de la Révolution française

333 | juillet-septembre 2003
Varia

Jacques GUILHAUMOU, *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la politique moderne*

Christine Fauré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10804>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2003

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Christine Fauré, « Jacques GUILHAUMOU, *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la politique moderne* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 333 | juillet-septembre 2003, mis en ligne le 07 décembre 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10804>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Jacques GUILHAUMOU, Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la politique moderne

Christine Fauré

RÉFÉRENCE

Jacques GUILHAUMOU, *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la politique moderne*, Paris, Kimé, 2002, 242 p., ISBN 2-84174-283-0, 24 €.

- 1 Dans *L'Essai philosophique concernant l'entendement humain* de John Locke, connu en français par la traduction de P. Coste (1700), l'expression « l'abus des mots » est reprise telle quelle de l'anglais « abuse of words ». Les philosophes français s'en sont rapidement emparés ; Helvétius intitule un chapitre de son ouvrage *De l'esprit* : « de l'abus des mots ». Condillac, dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, reprend l'idée d'une langue approximative érodée par l'usage et qui parasite la communication entre les êtres, pour ne citer que les auteurs familiers à Sieyès. La dénonciation des mots qui trompent le peuple devient, pendant la Révolution française, un thème récurrent auquel s'attache parfois une vision cosmogonique de la régénération sociale. *Journal de la langue française* (5 novembre 1791) : « Le jour de la liberté a lui ; toutes les erreurs vont s'évanouir comme les ombres disparaissent devant l'astre qui nous éclaire mais des diverses erreurs qui font le malheur de l'homme, la plus funeste peut-être est l'abus des mots qui nous trompe sur les choses ».
- 2 Un état de langue correspond à un état social. Pour rompre avec le passé, il faut s'employer à redéfinir les mots, enrichir la langue de nouveaux vocables et ne pas brider son renouvellement par une attitude de puriste comparable à celle de l'abbé Guyot Desfontaines (*Dictionnaire néologique à l'usage des beaux esprits du siècle*, Amsterdam, 1728).

- 3 Dans ce contexte, le goût prononcé de Sieyès pour la néologie n'innove en rien. Il ne fait que participer à un mouvement qui le dépasse largement. Cependant pour la compréhension de son œuvre, sa volonté persistante d'élaborer une langue politique hors du commun ne peut pas être mise de côté. Le mérite du livre de Jacques Guilhaumou est d'avoir présenté et analysé sous cet angle l'œuvre politique de Sieyès et d'avoir replacé au cœur de sa démarche ce souci de la langue. En effet, le *Journal d'Instruction sociale* (1793), entrepris par Sieyès en collaboration avec Condorcet et le linguiste Duhamel, est reconnu comme une étape décisive : « Ainsi la langue politique, l'analyse des idées qui expriment les mots de cette langue, sera un des premiers objets du Journal d'Instruction sociale » (prospectus). Mais au-delà de la dénonciation publique de l'imperfection de la langue, Jacques Guilhaumou, à la lumière des manuscrits, présente huit tableaux sémantiques élaborés à l'aide des tableaux analytiques composés par Sieyès lui-même qu'il ne voulait pas livrer au public. En effet, Sieyès avait pour habitude de synthétiser sa pensée dans des tableaux à la manière de celui que d'Alembert présentait à la fin de son *Discours préliminaire* dans l'*Encyclopédie* et auxquels il accordait une valeur cognitive. Cet art de la décomposition, de la dérivation, dévoile des champs sémantiques antagoniques tout en se combinant à une activité néologique que l'on aurait tort aujourd'hui de réduire à la bizarrerie de son auteur. Jacques Guilhaumou voit dans cette activité néologique, parfois rétrospectivement couronnée du plus grand succès (invention des mots socialisme et sociologie) la marque d'une théorie de la langue sur laquelle s'appuie une conception politique fondée sur l'expertise. Le « système représentatif » qu'il défend contre le modèle rousseauiste de la république, met au centre de sa construction la médiation d'un langage spécialisé. Autrement dit, l'acte de délégation, cet art du « faire faire » incarné par la figure de l'expert, met en œuvre, à travers la formation d'une langue, la création de nouvelles institutions. Le langage usuel et populaire avec la somme de ses impropriétés constitue une véritable menace politique. Le langage des constitutions est bien cette langue propre du législateur que Sieyès assimile à un « jugement général » et qui exprime les rapports entre la constitution et la nation (cf. Guilhaumou, p.133). Ce mot de jugement qu'emploie Sieyès et qui en matière de constitution n'est pas d'une grande nouveauté, nous introduit au second volet de l'ouvrage de Jacques Guilhaumou qui porte sur le caractère philosophique de l'œuvre de Sieyès.
- 4 Incontestablement condillacien dans sa jeunesse, comme en attestent ses notes sur le *Traité des sensations*, Sieyès se distingue-t-il ensuite de cette postérité de Condillac qu'incarnent les idéologues ? La reconnaissance d'un ordre du jugement « distinct de l'ordre des sensations simples et surtout de l'ordre des sensations composées » (Guilhaumou, p.144) fait-elle de Sieyès un kantien ou le rapproche-t-elle de la métaphysique allemande ? C'est un débat qui reste ouvert en l'absence de nouveaux manuscrits philosophiques sur la période post-révolutionnaire. Pour ma part, je souscris à l'analyse de Humboldt lui-même fin connaisseur de Kant qui décrit ainsi l'attitude de Sieyès face à la philosophie (1798) : « Il exprime même quelques idées claires qui semblent l'avoir vraiment rapproché de la vérité. Mais qu'il l'atteigne, fût-ce sur un seul point, qu'il soit une véritable tête métaphysique, j'en doute. Le raisonnement pur et véritable est trop prédominant chez lui et son intérêt pour la métaphysique n'est point assez grand pour qu'il ait jugé utile d'étudier les métaphysiciens les plus profonds, Spinoza et Leibniz et ne serait-ce que Locke et Hume. Parmi tous les métaphysiciens, c'est aujourd'hui de Condillac et de Bonnet qu'il fit le plus d'éloge, justement des plus superficiels » (Wilhelm von Humboldt, *Journal parisien 1797-1799*, s.l., Solin, Actes Sud, 2001, p. 131).

- 5 Les études précédentes sur Sieyès ne prêtèrent aucune attention à la théorie de la langue que le révolutionnaire développa. La méconnaissance des *Manuscrits* dans lesquels cette dimension est particulièrement lisible semble à l'origine de cette ignorance bien que, comme le montre Jacques Guilhaumou, cette dimension soit constamment affirmée dans les textes publiés de son temps. Paul Bastid, éminent politologue, après un rapide chapitre sur la langue, s'intéressa essentiellement à l'histoire des institutions (*Sieyès et sa pensée*, Paris, 1939). Pour François Furet (*La révolution, 1770-1880*, Paris, 1988), Sieyès est l'homme qui n'arrivait pas à écrire et qui devint l'auteur magistral de pamphlets en prise directe sur les événements révolutionnaires. Seul Pasquale Pasquino a soupçonné cette dimension et a mis à distance la lecture positiviste des événements et des institutions (*Sieyès et l'invention de la constitution en France*, Paris, 1998).
- 6 Avec *Sieyès dans l'ordre de la langue*, nous avons la restitution d'un creuset dans lequel se sont conjointement formées une théorie de la langue et une théorie politique.